

# Rumena Bužarovska

## Mon cher mari



folio



COLLECTION FOLIO



Rumena Bužarovska

# Mon cher mari

*Traduit du macédonien  
par Maria Bejanovska*

Gallimard

*Titre original :*  
МОЈОТ МАЖ  
(МОЈОТ МАŽ)

*D'après photo de couverture*  
© Archive Holdings Inc. / Getty images.

© Rumena Bužarowska, 2014, 2019.  
Tous droits réservés.  
© Éditions Gallimard, 2022, pour la traduction française.

Rumena Bužarovska, originaire de Skopje en Macédoine du Nord, est autrice de fiction, traductrice littéraire et professeure de littérature américaine et de traduction à l'université d'État de Skopje. *Mon cher mari* a été traduit dans de nombreux pays et a fait l'objet d'adaptations théâtrales.



## *Mon mari, le poète*

J'ai rencontré Goran à un festival de poésie. Ses cheveux commençaient à grisonner – maintenant ils sont complètement gris, mais il pense que cela fait partie de son « nouveau sex-appeal », comme il m'a dit un jour. C'était soi-disant pour plaisanter, je crois qu'il le pense vraiment. Je voulais lui demander si son cheveu rare et son crâne à la texture de cire fondue faisaient aussi partie de son « nouveau sex-appeal », mais je me suis retenue – il n'accepte aucune critique. Il se fâche tout de suite et, quand il se fâche, il se met à m'injurier – et cela dure des jours, jusqu'à ce que je donne une preuve de soumission pour qu'il cesse d'être insupportable, comme réciter mine de rien un de ses vers.

Récemment, il était en rogne contre moi parce que j'avais refusé de lire les poèmes qu'il avait écrits la nuit précédente.

« J'ai pas le temps maintenant, demain, lui ai-je dit.

— T'as pas le temps pour trois poèmes, hein ? » J'ai senti la colère dans sa voix et j'ai immédiatement regretté mon refus. Mais c'était trop tard. Quoi que je dise ç'aurait été mal pris. Alors je me suis tue.

« Vas-y alors, perroquet savant », s'est-il écrié en claquant la porte. Il me traite de « perroquet savant » chaque fois que je suis en train de préparer mon cours pour le lendemain. Selon lui, si j'étais vraiment à la hauteur en histoire, je n'aurais pas besoin de préparer mon cours. « Quand on sait, on sait », m'a-t-il dit une fois en me regardant avec insolence droit dans les yeux.

Quant à ses poèmes, je n'avais vraiment pas envie de les lire, et encore moins de les écouter – une souffrance qu'il m'impose parfois. Lorsque nous étions amoureux et n'avions pas encore d'enfants, quand nous couchions ensemble et que nous étions allongés, encore essoufflés et en sueur, il se mettait à me murmurer ses vers à l'oreille. Il y était toujours question de fleurs, d'orchidées parce qu'elles « lui rappellent la chatte », des vents du sud, des mers ; il évoquait aussi des condiments et des produits exotiques, comme la cannelle, et des tissus, comme le velours. Cela donnait des

figures de style où, par exemple, j'avais un goût de cannelle, ma peau était comme du velours et mes cheveux sentaient la mer – ce qui est faux, car ma mère m'a avoué une fois que mes cheveux puaien. Quoi qu'il en soit, dans ces moments-là ses paroles m'excitaient terriblement. Je m'enflammais de nouveau et voulais refaire l'amour, bien qu'il n'en fût pas toujours capable, de sorte que j'étais obligée de me repasser mentalement ses images et ses mots afin de rester excitée.

Maintenant il ne le fait plus, Dieu merci. Sa poésie me dégoûte à ce point que je n'ai pas envie de lire un seul de ses vers et encore moins de l'entendre les réciter. Malheureusement, je suis obligée de l'écouter, que je le veuille ou non, car, comme je l'ai dit, Goran se fâche facilement et je ne veux pas nous exposer, moi et les enfants, à ces querelles. Depuis que nous avons cessé de faire souvent l'amour, il me récite ses vers à haute voix au lieu de me les donner à lire. Un jour, tandis que je le regardais, debout au milieu du salon sous la forte lumière du lustre qui accentuait son gros nez et son teint terreux, je me suis progressivement rendu compte qu'en réalité sa poésie était exécration. Elle ne se rapporte à rien d'autre qu'au fait qu'il écrit de la poésie. Je pense que cela l'excite sérieusement. Y compris sexuellement.

Voici un exemple :

*Elle apporte les parfums  
comme l'automne  
dilués  
comme les gouttes de pluie dans les yeux  
les mots  
font ce poème  
mien*

Ce n'est peut-être pas le meilleur exemple, mais c'est le seul que je connaisse par cœur, car les derniers vers, « les mots font ce poème mien », je les récite parfois mine de rien afin qu'il ne soit plus fâché contre moi. Je les chante – cela le flatte car il rêve depuis toujours qu'un compositeur les mette en musique. Il ne comprend pas que cela est impossible. Ces poèmes n'ont pas de rythme, ni de sens parfois. Ce sont des phrases creuses jetées par-ci par-là en pâture au bétotien pour qu'en voyant un mot exotique comme « cannelle » ou « velours » il croie que ça signifie quelque chose. Comme je m'y laissais moi-même prendre autrefois quand j'étais jeune et stupide.

Mon Dieu, comme je l'étais, stupide, c'est vraiment incroyable. Je ne peux pas me le pardonner. Je voulais raconter comment nous nous sommes rencontrés. J'ai déjà dit que cela s'est

produit lors d'un festival de poésie. J'y étais en tant qu'interprète car, avant d'enseigner l'histoire, je faisais de l'interprétariat pour gagner un peu d'argent. Dans le salon de l'énorme hôtel où étaient installés tous les poètes et les interprètes, nous nous sommes réunis un soir et nous nous sommes mis à chanter. Je sais maintenant que tous ces faiseurs de vers voulaient démontrer qu'ils étaient non seulement capables d'écrire des poèmes, preuve de leur âme sensible, mais qu'ils connaissaient aussi la musique traditionnelle et que, par-dessus le marché, ils avaient de l'oreille et savaient chanter. C'est alors qu'est apparu notre Goran. En accord avec le thème de la soirée, il portait une chemise blanche ornée de broderies. Je dois reconnaître qu'elle lui allait bien et qu'il était quand même beau gosse. À bien y réfléchir, c'est surtout à cause de cela que je suis tombée amoureuse de lui. Son torse était une véritable sculpture – ces épaules et ces bras, forts, velus... à vouloir y rester blottie éternellement et se laisser emporter n'importe où... Goran n'était pas assis comme les autres, il se tenait debout, à l'écart, adossé au mur, et observait la scène la tête légèrement penchée de côté. Au moment où tout le monde s'est tu, il s'est redressé et il s'est mis à entonner une chanson populaire – je pense que c'était *More sokol pie*, car je sais maintenant qu'il ne connaît que celle-ci. Il chantait tellement

fort et d'une manière si théâtrale, les yeux fermés et la tête rejetée en arrière, avec sa pomme d'Adam qui montait et descendait, qu'il me rappelait un coq en train de pousser son cocorico. Je le trouvais ridicule mais, dans le même temps, je regardais son torse en m'imaginant serrée dans ses bras. Quand il a cessé de faire son cocorico, les autres ont applaudi et il m'a regardée. Ses yeux étaient un peu larmoyants, probablement à cause de l'effort fourni, mais moi, j'y ai vu de la tristesse. J'ai eu immédiatement envie de le consoler. Ce que j'ai fait le soir même dans sa chambre et c'est ainsi que tout a commencé.

Il continue de fréquenter les festivals de poésie – chaque fois que son travail, qu'il fait mal d'ailleurs, lui en donne la possibilité. Je l'imagine à ces festivals. La moitié de sa valise est remplie de ses plaquettes de poésie aux vilaines couvertures plastifiées. La plupart ont été traduites en anglais et en plusieurs langues balkaniques afin de permettre aux étrangers de comprendre son bla-bla. Comme je ne parle pas une langue qui l'intéresse, il ne m'a jamais demandé de le traduire, de toute façon il pense que je ne suis pas capable de traduire de la poésie, que je ne la comprends pas, car ces derniers temps, de toute évidence, je ne montre aucun intérêt pour ce qu'il fait. Les traductions de ses poèmes sont affligeantes. Pas en ce qui concerne

le contenu – il n’y en a pas –, mais pour ce qui est de la grammaire. Il peut remercier son avare. Il veut être traduit mais ne veut pas payer, alors il trouve de pauvres jeunes filles, probablement séduites par son « sex-appeal » d’homme mûr, pour le traduire, moyennant une misérable rémunération. Je l’ai entendu plusieurs fois marchander avec elles – pour les remercier il leur propose dix exemplaires de son livre. J’ai vraiment honte, mais que faire ?

À son retour des festivals, il me montre les photos qu’il a prises avec son appareil numérique. Il demande souvent à quelqu’un de le photographier en train de réciter au micro, derrière un pupitre, tenant dans sa main une de ses vilaines plaquettes. Sur toutes les photos il se donne « un air poétique » – je le lui dis ouvertement car cela le flatte, je me demande pourquoi –, ses sourcils sont levés, l’un un peu plus haut que l’autre, comme pour exprimer son inquiétude, mais aussi sa sensibilité. Il bombe le torse. Ses cheveux sont toujours soigneusement lavés et flottent au vent printanier des petites villes côtières dont il affectionne particulièrement les festivals. Sur les autres photos il y a souvent des femmes – je veux dire que les hommes y sont rarement présents. Je ne redoute pas les hôtesse des festivals ni les jeunes filles. Je ne pense pas qu’il leur plaise car il est vieux et trop ridicule à leurs yeux. Je

crois que son charme s'exerce désormais auprès d'une autre catégorie. Composée de dames un peu fortes, avec des bourrelets à la taille et sous les aisselles, là où le soutien-gorge s'enfonce dans la graisse. Elles portent des chemisiers cintrés rouges ou noirs. Leurs cheveux sont le plus souvent teints en brun, leurs lèvres peintes en rouge et leur tête surmontée d'un chapeau extravagant. Des bijoux clinquants ornent leur cou et leurs doigts grassouillets. Elles veulent rayonner de féminité, de mystère, elles veulent sentir la cannelle, et que leur voix soit douce comme du velours. Qu'elles essaient. Peut-être Goran saura-t-il leur venir en aide. Moi, je m'en fous.

Mais la nuit, parfois, il se serre contre moi et me dit « orchidée, ouvre-toi », et moi, je m'ouvre.

## *La soupe*

Je me lève le matin et je regarde le petit récipient où il avait l'habitude de faire bouillir l'eau. À côté du pot de sucre de canne, sa boîte de thé vert. Je l'ouvre et je constate qu'il ne reste que trois sachets. Je les finirai, je me dis. Et après? Je ne sais pas. Je ne sais même pas si je vais jeter cette boîte ou la laisser là où elle est, car c'est sa boîte de thé vert.

Le thé a un goût amer et je n'aime pas ça. Je sais qu'il faut le boire sans sucre, comme il le faisait. Si tout allait bien, j'aurais mis du sucre. Non, j'aurais bu du café, comme je le faisais tous les matins jusqu'à maintenant. Mais maintenant, je dois finir son thé. Il est amer et a mauvais goût. Rien ne doit être savoureux pour moi. Brûlant et amer me convient.

Vers midi, j'ai la visite de ma copine Marija. Je vais lui ouvrir et, une fois au salon, elle s'assoit toujours à ma place. Elle ne se demande

jamais si j'y étais assise. Ses fesses ne sentent jamais la chaleur de l'endroit, elle ne se dit jamais : « Attends, ma copine y était peut-être assise, je lui ai peut-être pris sa place ? » Ça, c'est Marija. Elle ne se pose jamais de questions. Elle arrive vêtue d'une minijupe noire, un colant noir fin, des bottes à talons, une veste, un chemisier et des ongles rouges, rouge à lèvres, mascara, eye-liner, paillettes sur les paupières, ses boucles d'oreilles provocantes brillent et bougent à chaque petit mouvement de la tête. Elle est allée chez le coiffeur. Elle sort de chez la manucure. Elle a un parfum agressif, lourd et amer qui me donne envie de vomir. Mais il faut que j'aie envie de vomir, alors je me rapproche d'elle.

« Je t'ai apporté de la soupe, me dit Marija.

— Je ne suis pas malade, pour que tu m'apportes de la soupe », je lui réponds. Je sais que je suis agressive, mais mon mari est mort.

« Je l'ai préparée aujourd'hui, spécialement pour toi. Il faut que tu manges un peu plus. Tu vas tomber malade. »

Je me tais. Elle n'avait pas besoin de se mettre sur son trente et un pour venir me voir. J'allume une cigarette.

« Tu devrais aérer, me dit Marija comme si elle était chez elle. Il y a une odeur bizarre ici.

— C'est toi qui sens bizarre. »

Marija soupire.

« J'ai du travail. Je reviendrai demain. »

Ses mots sonnent comme une menace.

Je m'approche de la fenêtre et la regarde partir. Elle roule du cul quand elle marche avec ses hauts talons. Sa chevelure ondule. Elle fouille dans son sac avec ses doigts fins et ses ongles vernis. On doit entendre le bruit des clés, du maquillage, des paquets de mouchoirs parfumés, de chewing-gums. Elle sort la clé et la dirige vers sa voiture étincelante, tout juste sortie du lavage. Les clignotants s'allument et la voiture pousse une petite exclamation comme si elle était heureuse de voir Marija arriver pour la conduire. Une douce brise printanière se lève et se glisse dans ses cheveux avant qu'elle monte dans la voiture. Les feuilles encore jeunes et les branches fragiles commencent à bruire. Comme si elles voulaient dire : « Ciao Marija ! » Elle quitte le parking et s'en va quelque part où elle va rire, découvrant ses dents blanches, pouffer de rire, plaisanter, continuer de vivre. La rue est encore ensoleillée quand elle disparaît, laissant la place à un garçon et une jeune fille. Ils se tiennent par la main. Ils rient bruyamment. La jeune fille embrasse le jeune homme dans le cou. Derrière eux marchent deux *teenagers*. Ils parlent fort et s'esclaffent. Tout le monde est légèrement vêtu. Le soleil resserre leurs

pupilles et accentue les taches de rousseur sur leur visage. Comment n'ont-ils pas honte, je me dis. Le monde continue alors que Sveto est sous terre. Maintenant il commence à se désintégrer. Son corps est froid, comme s'il était dans un réfrigérateur, tel qu'il était quand je l'ai touché dans le cercueil. La terre fait pression sur la caisse. On dit que les vers mangent les morts. Comment font les vers pour entrer dans le cercueil, je me demande. Ou se créent-ils d'eux-mêmes dans le corps? Comment c'est possible de se créer de soi-même? Une voiture diffusant de la musique à fond s'arrête devant le bâtiment. La musique est joyeuse et horrible. Je m'éloigne de la fenêtre.

J'allume une autre cigarette et regarde la soupe de Marija. Au poulet, comme si j'étais malade. Je préparais souvent de la soupe au poulet pour Sveto. Il l'aimait beaucoup. J'en faisais une énorme casserole et il en mangeait trois assiettes deux fois par jour – à midi et le soir. Parfois, il s'en donnait même mal à l'estomac. Tu prépares la meilleure soupe du monde, me disait-il. Un jour, D. m'a demandé de lui apporter quelque chose à manger. Sveto était au bureau. J'ai mis un peu de la soupe de Sveto dans un pot. Et je l'ai apporté à D. Puis on a fait ce qu'on a fait. Une fois revenue à la maison j'ai remarqué qu'il m'avait écrit. Que la soupe

était trop délicieuse. Que je lui en apporte un peu plus la prochaine fois car il était un homme de grande taille. Une semaine plus tard j'ai préparé la soupe pour Sveto. Cette fois-ci, j'en ai fait davantage et j'en ai mis la moitié dans deux pots pour D. Tu m'as apporté de nouveau trop peu de soupe, m'a-t-il écrit le soir. S'il te plaît, la prochaine fois je voudrais toute une marmite. Et il s'est mis à le répéter chaque semaine. Puis un jour, j'ai préparé une grande marmite de soupe pendant que Sveto était au bureau. J'ai rempli quatre pots en laissant un peu de soupe au fond de la marmite. Quand je suis rentrée le soir à la maison, Sveto m'attendait dans le salon. « Ma chérie, on va se fâcher, me dit-il. Pourquoi m'as-tu préparé si peu de soupe ? »

Ma mère m'appelle au téléphone. Je sais qu'elle veut passer me voir et m'agacer avec ses stupidités. À chaque visite, elle essaie de me mettre de bonne humeur – soi-disant pour me faire oublier ce que je traverse –, et elle me parle de ses amies, de ses petits-enfants, des enfants de mon frère, et, parfois, elle se met à me parler politique. Tout ça m'énerve terriblement. Néanmoins je réponds au téléphone et j'accepte qu'elle vienne. Elle finira peut-être par comprendre que je n'ai pas envie de la voir, ni elle ni personne d'autre.

Elle arrive en fin d'après-midi, je reconnais

ses pas devant la porte d'entrée. Elle marche comme un soldat. Son pas pourrait tirer un homme de son plus profond sommeil, mais pas de la mort. À l'enterrement elle marchait déjà ainsi, de façon militaire, même là elle n'avait aucune notion de la façon dont elle devait se comporter. Elle sonne à la porte plusieurs fois, une manière de me signaler que c'est elle. Des coups brefs, par intermittence, agressifs. Je décide de la faire attendre quelques instants et je ne me lève pas du canapé. Qu'elle reste un peu devant la porte, elle comprendra peut-être que je n'ai pas envie qu'elle vienne. Elle recommence à appuyer sur la sonnette et, pour éviter de m'énerver, je me lève et vais lui ouvrir.

« Ça sent fort la cigarette ici, dit-elle à peine entrée, et elle se met à ouvrir les fenêtres et la porte du balcon.

— Laisse », je lui réponds, tout en sachant que cela n'aura aucun effet. Chaque fois qu'elle vient, elle se comporte comme si elle était chez elle, elle déplace mes objets, range mes affaires, ouvre les portes et les fenêtres.

« Tu devrais moins fumer. » Elle se tourne vers moi après avoir tout ouvert. Les rayons orangés du soleil couchant commencent à baigner l'appartement. L'odeur des tilleuls entre. La nature aussi continue à vivre, bien que Sveto soit dans la tombe, je pense avec colère.

# Rumena Bužarovska

## Mon cher mari

Il y a le gynécologue qui se veut artiste et passe son temps à peindre des vagins, le père qui incrimine les gènes de sa compagne dès que leur progéniture commet une bêtise, ou encore le bureaucrate qui, faute d'originalité, trompe sa femme avec son assistante. Onze hommes racontés dans chacune de ces nouvelles par leur épouse, sans aucun tabou. Mais parler de son conjoint, c'est forcément en révéler autant sur soi que sur l'autre...

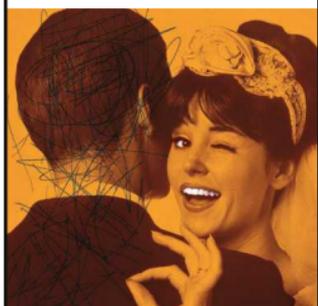
Sur un fil d'équilibriste entre ironie décapante et tragique de la banalité conjugale, Rumena Bužarovska pointe les limites des rôles attribués par la société et interroge avec brio chaque rouage du vaste jeu de l'amour et du mariage.

« Une sorte de *Desperate Housewives* à la sauce balkanique, très décapante, avec un sens raffiné du grotesque. »

Astrid de Larminat, *Le Figaro littéraire*

**Rumena Bužarovska**

Mon cher mari



**Mon cher mari**  
**Rumena Bužarovska**

Cette édition électronique du livre  
*Mon cher mari* de Rumena Bužarovska  
a été réalisée le 4 décembre 2023  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073043597 - Numéro d'édition : 617687)

Code produit : Q01590 - ISBN : 9782073043627.

Numéro d'édition : 617690